

I

Le petit père Mathurin et la petite mère Mathurine sont, ce matin, des gens bien étonnés. Au moment où ils allaient couper leur plus beau chou pour le mettre dans la marmite, il en est tombé quelque chose !

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'est écriée la petite mère Mathurine.

– Ça, lui répondit la petite mère Bonne-à-tout, ça me fait l'effet d'être un très-drôle de petit garçon qui vient de naître.

Drôle ! c'était bien vrai. Polichinelle était venu au monde avec un superbe chapeau à deux cornes, une jolie paire de sabots neufs et, par-dessus le marché, deux grandes bosses, une par devant, et l'autre par derrière.

– Les deux bosses, c'est bien dommage ! dit la petite mère Mathurine.

– Bah ! dit le petit père Mathurin, il est bien gentil tout de même.

– Alors, emportons-le à la maison, dit la petite mère Mathurine. Nous ne pouvons pas le laisser là, ce petit. D'ailleurs, puisqu'il est venu au monde tout nippé, il ne coûtera pas gros à habiller.

II

On ne fut pas plus tôt devant la maison, que le petit Polichinelle, satisfait de voir qu'il allait être bien logé, demanda qu'on le mît à terre, et, pour prouver sa satisfaction, il se mit à danser la Sabotière, et il la dansait si bien, que, s'il avait eu des ficelles aux bras et aux jambes, il n'aurait pas pu mieux la danser. La mère Bonne-à-tout et les voisins n'avaient jamais rien vu de si amusant et si étonnant. Un petit garçon qui danse la Sabotière cinq minutes après sa naissance, ça ne se voit, en effet, pas tous les jours.

M. Mystigris seul n'était pas content. Les toc-toc des sabots de M. Polichinelle s'entre-choquant l'un contre l'autre en mesure lui donnaient sur les nerfs, et puis... Il était peut-être un peu jaloux, M. Mystigris.

III

Mais voilà bien une autre affaire ! Au moment où M. Polichinelle venait d'exécuter ses plus beaux entrechats, voici que la mère Michel, une autre voisine, survient tout à coup et, avant d'avoir pris le temps de souffler, met en présence de M. Polichinelle un délicieux petit Arlequin, qu'elle venait de trouver derrière les fagots.

– Eh bien, dit le brave père Mathurin, les deux feront la paire ; on les logera dans la grande chambre, ces petits-là. Ils joueront ensemble, ça les empêchera de s'ennuyer.

IV

Malheureusement, la figure mi-partie noire du petit Arlequin, ne revenait pas du tout à M. Polichinelle, et il ne fut pas plus tôt seul avec lui qu'il tomba à grands coups de poings sur son petit compagnon.

Le premier moment d'étonnement passé, le petit Arlequin, qui ne trouvait pas ce jeu-là de son goût, et qui avait bien raison, s'était mis à taper de son côté.

Les poules, effrayées de cette bagarre, faisaient un vacarme désespéré et mêlaient leurs cris à ceux des combattants.

Le père Mathurin et la mère Mathurine, accourus au bruit, eurent toutes les peines du monde à séparer les deux petits enragés, et le père Mathurin, qui était un homme sensé, commença à soupçonner que dans la personne de M. Polichinelle ils n'avaient peut-être pas fait une fameuse acquisition.

– C'est un premier moment à passer, lui répondit la petite mère Mathurine, ça se calmera. Il se corrigera.

V

Cependant la naissance si imprévue de Polichinelle et d'Arlequin n'avait pas manqué de faire grand bruit dans le village. Le Juge de paix et le Commissaire, troublés par la rumeur publique, en avaient interrompu leur déjeuner et ils s'étaient mis en devoir d'aller constater, sans perdre une minute, l'existence des deux phénomènes.

Toutes les commères, et même tous les compères du village, les enfants aussi, couraient à leur suite, conduits à la maison des Mathurin par la petite mère Bonne-à-tout et par son chat, dont elle ne se séparait jamais.

VI

Décidément ce n'est pas un enfant commode, le petit Polichinelle ; humilié et impatienté de se voir tout à coup regardé sous le nez comme une bête curieuse par tout ce monde-là, il a sauté sur les pincettes, et tapant de ci, tapant de là, sans même crier : « Gare ! » il a mis, sans distinction d'âge, de sexe ni même de rang, tous les visiteurs à la porte.

Mystigris avait failli mourir de peur. Quant à Arlequin, il avait trouvé l'occasion bonne pour se séparer d'un compagnon irascible.

Pour ce qui est des canards, on voyait de reste à leur émoi qu'ils auraient préféré n'avoir jamais quitté leur mare.

VII

Les gens malmenés par Polichinelle viennent de se réunir. Ils font tous serment de le punir de ses méfaits. Les canards, très-rancuniers, sont au nombre des conjurés. Le chat de la petite Mme Bonne-à-tout est le plus exaspéré de la société. Mme Bonne-à-tout, dans son indignation, le serre sous son bras avec plus de force encore que de coutume. Mystigris, qui s'étrangle, met la chose au compte de Polichinelle. À la fin, cependant, il est venu à bout de miauler son serment comme les autres : « Foi de Mystigris, il sera le premier à se venger de l'intrus ! » Mais, et il faut croire que les conspirateurs sont souvent bêtes, Polichinelle caché derrière la porte a tout entendu. Or, comme dit le proverbe : « Un Polichinelle averti en vaut deux. »

VIII

Je me contenterai de laisser à deviner à mes lecteurs quel genre de vengeance avait médité Mystigris. Tout ce que je me permettrai de dire, c'est que M. Polichinelle n'a ni ses yeux, ni son nez dans sa poche, et qu'il est parvenu à surprendre Mystigris au moment où il allait accomplir ses vilains desseins.

Il se pourrait que bientôt M. Mystigris eût à passer un très-mauvais quart d'heure. Le plumeau dont s'est armé M. Polichinelle a un manche, et M. Polichinelle d'ailleurs ne manque pas d'imagination.

IX

Il est clair que Mystigris a été vaincu, et que les Polichinelles sont sans pitié. Au milieu de la nuit un épouvantable carillon a réveillé tout le village. L'infortuné Mystigris vient d'être découvert attaché par la queue à la sonnette de M. le Commissaire. Un chat attaché, la tête en bas, par une circonstance indépendante de sa volonté, au cordon d'une sonnette, ne s'y trouve pas assez bien pour y rester tranquille. Nous n'étonnerons personne en disant que c'est Mystigris qui est l'auteur de ce tapage infernal. Il n'y a qu'un cri contre M. Polichinelle : Mystigris n'est que la victime, mais c'est Polichinelle qui est le bourreau. La vérité est que si le secours avait tardé de cinq minutes encore au chat de Mme Bonne-à-tout, c'en eût été fait de Mystigris.

On l'eût trouvé mort d'un coup de sang.

X

Un village qu'on a mal à propos réveillé ne peut pas être un village satisfait. Polichinelle en faisant son coup s'attendait bien à des représailles. Mais il avait pris ses précautions pour n'être pas rattrapé. Toutes les rues du village avaient été barrées par lui au moyen de cordes tendues, à six pouces du sol, en travers de leur largeur, et les sauveurs de Mystigris exaspérés n'eurent pas plus tôt pris leur élan pour se mettre à la poursuite de Polichinelle que cela fut une culbute générale.

Le Juge de paix, tombé comme les autres, n'avait pu qu'à grand-peine préserver son parapluie.

XI

Mais cette marque de présence d'esprit de M. le Juge de paix n'avait pu s'accomplir qu'aux dépens de ses genoux. Arlequin s'était cassé une dent de lait. La petite mère Bonne-à-tout en était pour une forte bosse au front. Du plus petit jusqu'au plus grand tous étaient plus ou moins éclopés. C'était une véritable capilotade de membres cassés. Pendant ce temps-là, l'infâme Polichinelle, cause unique de tous ces malheurs, gagnait au large, riant comme un surnois, entre ses deux bosses, du succès de sa scélérateuse.

XII

Mais le temps n'est plus où l'on a pu dire que la Justice était boiteuse et qu'elle ne marchait qu'à pas lents. La force armée tout entière est sur pied, et, pour aller plus vite, tout le village a enfourché des vélocipèdes, moyen infaillible pour rattraper l'avance qu'avait prise le coupable. Les autorités se sont mises à la tête de cet escadron improvisé. Rira bien qui rira le dernier.

XIII

Malheureusement, l'indigne Polichinelle déploya dans cette circonstance tous les talents d'un tacticien de premier ordre. Traqué de près, il se réfugia sur une meule de foin. Chemin faisant il avait trouvé le moyen de s'armer jusqu'aux dents. À l'aide d'un fusil à eau de nouvelle invention qu'il avait en passant soustrait à M. l'Apothicaire, il fait soudain face aux assaillants et parvient en un instant à les mettre en déroute.

On ne saura jamais ce qu'il avait pu mettre dans son fusil, mais il l'avait chargé jusqu'à la gueule, et la vérité m'oblige à dire que l'effet fut irrésistible.

XIV

Heureusement que le triomphe du mal n'est jamais éternel. Le brigadier Coquelicot, bien qu'affligé d'une douleur dans l'oreille qui ne lui laisse pas de repos, a suivi dans l'ombre, avec une ténacité que rien n'a rebutée, le petit malfaiteur ; et au moment où il se croyait enfin hors d'atteinte, Polichinelle s'est tout à coup senti appréhendé au corps. Nous pouvons être rassurés, force restera à la loi.

XV

Et même, à voir ce qui se passe dans les secrets du Tribunal, on peut espérer que la punition ne se fera pas attendre. M. le Juge, bien qu'encore incommodé de sa chute, a quitté sa chaise longue et s'est rendu courageusement au Tribunal, soutenu par sa canne et sa gouvernante. Polichinelle n'a qu'à bien se tenir, ses crimes ne sont que trop faciles à constater. Ses victimes portent encore les marques de ses noirceurs. L'heure de la réparation a sonné.

XVI

Aucun avocat n'a voulu se charger de la défense d'un criminel aussi avéré. Me Lachaud lui-même lui a refusé le secours d'un talent qui ne recule pourtant pas devant les difficultés. Les témoins ont déposé. L'attitude de Polichinelle n'est pas de celles qui peuvent inspirer l'indulgence, et c'est avec une véritable satisfaction que le public entend la sentence qui condamne l'accusé Polichinelle à huit jours de prison, au pain sec et à l'eau, et, – ce qui aggrave singulièrement la peine, – cette eau ne pourra être que de l'eau de Sedlitz.

XVII

En entendant la dernière partie de cette terrible condamnation, Polichinelle est tombé de tout son long, à la renverse, au beau milieu du prétoire, comme s'il eût été frappé de la foudre. Ce dénouement inattendu a causé le plus vif émoi dans l'auditoire. La salle se vide en un instant et le bruit de la mort subite de l'accusé se répand en un clin d'œil dans tout le village.

XVIII

On emporte Polichinelle sur une civière. Ses fautes étaient bien grandes, mais il était si jeune ! Il aurait pu se corriger, se disait-on de bouche en bouche. Les gens du village et Mystigris lui-même, en voyant passer les porteurs, ne peuvent retenir les quelques marques de pitié que leur inspire un trépas aussi prématuré. Mais bientôt la scène change. La mort du garnement n'était qu'une feinte. Une fois qu'il se sent hors des atteintes de la Justice, M. Polichinelle d'un seul saut se remet sur ses jambes et se met à danser une sarabande sur sa civière. Les porteurs, à la vue d'un tel prodige, se laissent choir d'épouvante. C'est le premier Polichinelle qu'ils aient vu ressusciter.

XIX

Cependant, profitant de la stupéfaction générale, Polichinelle a disparu. Sa tête est mise à prix. Outré d'avoir été pris pour dupe avec tous ses concitoyens, M. le Commissaire de police a fait acheter tous les tambours, toutes les trompettes d'un sou et tous les mirlitons qu'on a pu trouver à la foire de Saint-Cloud, et l'on annonce à grand bruit, à tous les coins de rue et dans tous les carrefours, afin que nul n'en ignore, que cent cinquante brioches, cent cinquante croquets et quinze cents bouts de sucre d'orge seront donnés par M. le Bourgmestre lui-même à celui qui ramènera M. Polichinelle mort ou vif dans les prisons de l'État.

XX

Polichinelle, traqué de tous côtés, a été obligé de chercher son salut jusque sur les toits des maisons. La commune n'ayant pas de pompiers, Mystigris, seul capable de l'y atteindre, s'est mis intrépidement à sa poursuite. Les deux adversaires sont bientôt en présence. L'apparition subite de Mystigris faisant le gros dos et rassemblant ses griffes sur les tuiles a complètement déconcerté M. Polichinelle, qui se rend bien compte que cette fois son ennemi a sur lui l'avantage du terrain. Je ne voudrais certes pas mettre mon nez à la place de celui de Polichinelle. Mystigris le dévore déjà des yeux. Mais, et cela montre bien à quoi tient le sort des batailles, voilà que derrière Mystigris un petit bruit, une sorte de grignotement s'est fait entendre. « C'est une souris ! » s'est dit Mystigris. Et le naturel l'emportant, l'imprudent s'est retourné. Cette diversion d'un instant a suffi à M. Polichinelle pour faire changer à son profit la face du combat. D'un grand coup de son sabot il a précipité Mystigris dans la rue.

XXI

Trop malin pour s'endormir sur sa nouvelle victoire, Polichinelle a soudain piqué une tête dans le tuyau d'une cheminée qui s'offrait à sa vue. Grâce à ses deux bosses, la descente n'a pas été trop rapide et Polichinelle se retrouve bientôt sur ses pieds dans un charmant appartement. Dans sa joie trop expansive, il s'y livre à une danse si échevelée qu'en un clin d'œil tous les meubles sont par terre. Ce n'est pas tout ; ayant aperçu des vêtements de femme à la dernière mode, l'idée lui vient de s'en parer. Je vous laisse à penser la stupéfaction de la femme du Commissaire quand, rentrant chez elle à l'improviste, elle surprend le jeune drôle affublé de sa toilette des dimanches et se faisant des grâces dans son propre miroir.

XXII

Certes, tout autre que Polichinelle se serait senti embarrassé d'entamer une conversation avec le propriétaire du lieu dans une circonstance aussi difficile à expliquer. Savez-vous ce que ce jeune effronté, au lieu des excuses auxquelles elle avait droit, a l'audace de lui offrir ? Il lui offre sa main et la prie de lui faire l'honneur de danser une polka avec lui pour célébrer sa délivrance. Confondue par la perversité que dénote de la part d'un être aussi jeune une pareille demande, la pauvre jeune femme s'évanouit.

XXIII

Un être doué de quelques sensibilité ou du moindre savoir-vivre aurait certes, avant tout, essayé de ranimer les esprits de Mme la Commissaire. Le jeune polisson n'y a même pas songé. La porte de l'appartement était ouverte, l'escalier était libre. Il a trouvé l'occasion bonne pour aller rendre visite à la cave de M. le Commissaire. Mais il avait compté sans Arlequin, devenu depuis quelque temps le commensal de la maison du Commissaire, et, au moment où, après s'être régalé de deux ou trois rasades du meilleur vin, Polichinelle allait mettre la dent dans un excellent jambon qu'on réservait pour le dîner de M. le Commissaire, Arlequin lui administre sur les épaules une des plus jolies volées de coups de batte qui soient jamais tombées sur la bosse d'un polichinelle.

XXIV

Malheureusement Arlequin était moins fort que brave. Le premier moment de la surprise passé, Polichinelle s'est jeté sur lui, l'a renversé sur le dos et l'a forcé de tant et tant boire à sa santé, à l'aide d'un entonnoir qu'il avait enfoncé dans sa bouche et d'un broc plein d'un vin capiteux, qu'Arlequin, qui n'avait jamais bu que de l'eau claire, s'est bientôt trouvé incapable d'avoir une idée et de faire un mouvement. Polichinelle, voyant son ennemi hors d'état de bouger, s'était empressé de décamper, mais après avoir, toutefois, placé perfidement l'anse du broc dans la main d'Arlequin assoupi, de façon à donner à l'innocent toutes les apparences de la culpabilité.

XXV

Pris en flagrant délit de vol et d'intempérance, Arlequin est traîné par le brigadier Coquelicot devant le Juge, qui lui fait d'amers reproches d'avoir trompé la confiance de son bienfaiteur le Commissaire. Arlequin dégrisé raconte naïvement toute la vérité à son juge. Sa bonne foi est si évidente, que Polichinelle seul est reconnu coupable. C'en est trop ! Il faut débarrasser le juge de cette engeance ; une sentence d'exil est prononcée contre Polichinelle. Et tel est le désir de tout le village d'en être débarrassé sans retard, qu'on lui donne un vélocipède pour qu'il puisse, au plus vite, aller se faire pendre ailleurs. Sentant bien que ses affaires sont à jamais gâtées dans le pays, Polichinelle n'en a pas appelé de sa sentence. Il file comme une flèche sur Paris.

XXVI

Arrivé aux Champs-Élysées, il s'y lie d'amitié avec un tambour-major, et, grâce à la protection de cette notabilité, il obtient la permission d'y établir un théâtre. Là ses habitudes rancunières se donnent, tout d'abord, pleine carrière ; dans toutes les pièces que l'autorité lui permet de représenter, il trouve le moyen d'introduire des juges de paix, des commissaires, des chats et même des gendarmes, voués toujours aux rôles sacrifiés. Je sais bien que les nombreux coups de bâton qui émaillent ces représentations ne tombent jamais que sur des marionnettes en bois, et que les personnages figurés ne sont jamais rossés qu'en effigie ; mais où est la morale de ces exhibitions ? J'avoue que j'ai grand-peine à la trouver tout d'abord.

XXVII

Il faut croire cependant qu'elle ne perd jamais ses droits, la morale. Car, peu à peu, elle a fini par s'introduire jusque dans le répertoire du théâtre de Polichinelle. Les parents, fatigués de voir l'autorité toujours bafouée par les coupables, ont-ils réclamé, ou Polichinelle s'est-il amendé ? A-t-il reçu dans quelque coin quelque secrète correction qui, chez certaines natures, amènent des réflexions salutaires ? Toujours est-il que son théâtre, sans être devenu aussi complètement édifiant qu'on pourrait le

souhaiter, a perdu beaucoup de ses défauts. Sa vogue s'en est accrue, et Polichinelle devenu riche a compris enfin qu'il vaut mieux faire le bien que le mal. Rempli de cette bonne pensée, il prend la résolution de retourner dans son pays natal, dans l'espoir d'y faire oublier ses méfaits à ceux qui ont eu à se plaindre de lui. Mais avoir laissé derrière soi une mauvaise réputation n'est pas toujours agréable. Le bruit ne s'est pas plus tôt répandu dans le pays qu'il a osé s'y remontrer, que tous les habitants et les animaux eux-mêmes s'enfuient sur son passage. Cela désespère Polichinelle, mais il ne perd pas courage.

XXVIII

Décidé à se réhabiliter par un aussi grand nombre de bonnes actions qu'il en a jadis commis de mauvaises, Polichinelle répand les bienfaits autour de lui ; un mois après son arrivée, il n'y avait plus de pauvres dans le pays. Pour ne citer qu'un des traits, entre mille, qui firent voir aux plus incrédules combien sa conversion était sincère, nous ne pouvons mieux choisir qu'en racontant comment il sauva, un jour, la vie au plus acharmé de ses anciens ennemis, à Mystigris. Un cuisinier s'était obstiné à le prendre pour un lapin ; sans l'active et subite intervention de Polichinelle, Mystigris allait finir ses jours dans une casserole ! En un tour de main, aidé d'un mouvement très opportun de son pied, dont Polichinelle n'avait pas perdu l'usage, le cuisinier fut remis à sa place, et Mystigris tiré d'affaire.

XXIX

Touché jusqu'aux larmes par la magnanimité inattendue de son adversaire d'autrefois, Mystigris alla trouver la bonne petite mère Bonne-à-tout, et lui fit comprendre que la reconnaissance l'obligeait de quitter son logis pour se mettre au service de son sauveur. Décidé à publier ses mémoires et à confesser toutes ses fautes, Polichinelle avait besoin d'un secrétaire versé dans l'art de l'écriture : un chat comme lui, pouvait seul lui convenir. Mme Bonne-à-tout accepta le congé que lui donna son minet en faveur du motif. Les adieux furent touchants.

XXX

Avec l'âge, la raison est venue tout à fait à Polichinelle. Il a abjuré toutes ses erreurs de jeunesse. Marié et devenu père d'un nombre illimité de petits polichinelles, il les élève dans la pratique du bien. Ses fautes sont oubliées par les autres bien plus vite que par lui-même. Le Juge de Paix, le Commissaire, le brigadier Coquelicot sont devenus ses meilleurs amis. Il a fait une jolie rente au petit père Mathurin et à la petite mère Mathurine, ses parents adoptifs. C'est très bien de se corriger, mais mieux vaudrait, assurément, n'avoir jamais été méchant. C'est ce que répète Polichinelle lui-même, tous les jours, en trinquant avec les victimes de ses fredaines.